

La graphisation des langues africaines

Je me situerai aujourd'hui en amont des approches qui ont été proposées ici en ce sens que, avant même que de discuter du problème de l'informatisation des langues, je parlerai du problème de leur graphisation. Marcel Diki-Kidiri a bien montré ce matin que quatre langues seulement occupent la quasi-totalité de l'espace de la Toile. À l'exception de l'afrikaans, rejeton du néerlandais, les langues de l'Afrique subsaharienne en sont presque totalement absentes.

Quelles sont les raisons de l'absence de ces langues sur la Toile? Je crois pour ma part que celle-ci s'explique, en partie, du fait des codes graphiques utilisés pour les représenter par écrit. Ce handicap sera de plus en plus lourd pour toutes ces langues.

Lorsque l'on parle de la graphisation des langues, je pense toujours à cette fable d'Ésope, l'esclave phrygien; lorsque son maître lui ordonne de lui servir la meilleure chose du monde, il lui sert de la langue; le lendemain, quand son maître lui commande de servir la pire chose du monde, il lui sert encore de la langue!

Créer le code graphique d'une langue est à la fois la chose la plus facile du monde et la plus difficile du monde. La plus facile, parce que beaucoup de systèmes graphiques ont été créés par des gens qui n'avaient aucune compétence dans ce domaine. N'importe qui peut s'installer à son bureau et concevoir un système graphique.

La plus difficile, parce que dans la graphie d'une langue, le vrai problème n'est pas le **comment**, mais le **pour quoi?** Si on ne sait pas « pour quoi? » on le fait, on ne peut savoir comment le faire. Voici trois petits exemples pour l'illustrer.

Ésope et la langue

Un certain jour de marché, Xantus qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses Amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien d'autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces. L'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Convies louèrent d'abord le choix de ces mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas

commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? - Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la Clef des Sciences, l'Organe de la Vérité et de la Raison. Par elle on bâtit les Villes et on les police; on instruit; on persuade; on règne dans les Assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. - Et bien (dit Xantus, qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la Mère de tous débats, la Nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la Vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce Valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe.

Source: Jean de la Fontaine, cité dans: www.mythorama.com/_contes/indexfr.php?tid=298, consulté le 1^{er} décembre 2003.

Premier exemple: celui des créoles. Depuis le XVIII^e siècle, on écrit tous les créoles français sans aucun problème, en utilisant la graphie du français, parce que les créoles lui ressemblent un peu, pour le lexique en particulier. On se tire donc d'affaire avec une graphie vaguement étymologisante. Cependant, on pourrait très bien adopter l'orthographe cyrillique pour arriver au même résultat.

Deuxième exemple: celui du malgache, langue malayo-polynésienne qu'on écrit avec des caractères latins, mais qu'on a aussi écrit, dans le passé, avec des caractères arabes.

Troisième exemple, celui des langues de plusieurs ex-républiques asiatiques de l'Union soviétique, qui ont changé de systèmes graphiques trois ou quatre fois en un siècle, à cause de calculs politiques qui se sont tous trouvés plus faux les uns que les autres.

On peut donc écrire n'importe quelle langue n'importe comment. En fait, le créateur d'une graphie pourrait décider d'utiliser des symboles monétaires pour traduire

certaines sons – les locuteurs d'un pays d'Asie centrale ont d'ailleurs décidé de recourir au symbole « £ » pour régler un différend de ce type –, on peut former les lettres à partir de combinaisons de chiffres, etc. Le texte que j'écris en ce moment s'écrit dans la mémoire de l'ordinateur avec deux chiffres, 1 et 0. La graphisation d'une langue est toujours une succession de choix arbitraires.

En revanche, tenir compte, quand on choisit une graphie, des structures paradigmatiques, lexicales ou morphosyntaxiques de la langue est beaucoup plus difficile. Les problèmes ne surgissent généralement que beaucoup plus tard.

Prenons le cas du français. Aucune langue n'a une orthographe plus absurde, plus aberrante ou plus incohérente, ce qui a deux conséquences majeures.

D'abord, l'orthographe du français fonctionne comme un système de sélection sociale. Ensuite, elle complique grandement la numérisation du français, comme l'attestent ces messages électroniques indéchiffrables où les carrés, les « Y », les chapeaux pointus, etc. ont pris la place des « ç », « è », « i » ou autres lettres pourvues de signes diacritiques.

Dans l'univers numérique, les signes diacritiques du français, comme ceux de toute autre langue, sont une véritable catastrophe. Ce qui fait le malheur de notre langue fera peut-être le bonheur de plusieurs langues africaines non dotées, pour le moment, de systèmes d'écriture. En effet, les Africains pourraient tirer profit de ce vide scriptural pour créer des systèmes propres à faciliter la numérisation de leurs langues.

Avant de penser à de la formation sur l'informatisation et la numérisation des langues africaines, je crois donc qu'il faudrait reprendre une chose que l'on avait faite il y a 10 ans, à Bordeaux, à l'ACCT, dans un tout autre esprit : il faudrait essayer de créer ou d'aménager les systèmes des langues africaines de l'espace francophone dans l'intention première de maximiser leur compatibilité avec l'ordinateur.

L'enjeu est majeur. En effet, comme l'a écrit Jean-Claude Guédon en 1995, « on assiste à un transfert massif de toutes les cultures du monde dans les systèmes numériques, au point que dans 20 ou 30 ans au plus, tout ce qui ne sera pas codable en "0" et "1" sera complètement marginalisé au point d'être oublié comme les manuscrits médiévaux ».

Il faut donc réfléchir aux questions de graphisation, parce que seule la graphisation adéquate des langues

africaines garantira leur utilisation dans l'univers numérique et, par conséquent, la préservation de cette diversité culturelle à laquelle les gouvernements attachent tant d'importance actuellement, dans le discours du moins.

Il ne faudrait pas reproduire l'erreur de Mico, exemple intéressant à étudier parce qu'il montre bien les effets pervers des choix de graphie. Inventé par M. T. Canté, docteur en droit islamique plutôt que linguiste, le système Mico fait un retour au Mali, en Côte d'Ivoire et ailleurs.

M. Canté a fabriqué son alphabet en s'inspirant à la fois de l'alphabet latin et de l'alphabet arabe. Son système était également original en ce qu'il prescrivait que l'on écrive dans le même sens que l'arabe, c'est-à-dire de droite à gauche. De plus, M. Canté avait fabriqué son propre système de chiffres parce que les chiffres arabes ne lui suffisaient pas.

Tout cela est fort ingénieux et amusant, mais fort peu commode. Comme vous le voyez, il est possible d'être fantaisiste quand on crée un système d'écriture, mais cette fantaisie a un énorme prix. Elle peut compliquer ou même empêcher la numérisation d'une langue, et la condamner à l'avance sur la scène internationale.

Certains pourront dire que la simplicité aussi a un prix et qu'elle rend difficile la reproduction de la phonétique d'une langue. Je crois qu'ils se trompent totalement. En effet, ce n'est pas parce qu'un francophone du Sud de la France prononce le mot « grammaire » comme « grand-mère » qu'il l'écrit avec trois « m ». Les Toulousains prononcent le mot « foin » « fouan », mais ils l'écrivent comme les autres Français avec « i » et non pas avec « a », etc. La graphie d'une langue est sa représentation abstraite, non pas la reproduction fidèle de sa prononciation, qui n'est d'ailleurs jamais unique pour une langue donnée, mais présente toujours une variation dialectale.

En conclusion, je suggérerais que nous commençons à percevoir le retard des langues africaines sur la Toile comme une chance et une opportunité plutôt qu'un manque et une lacune – une occasion extraordinaire de favoriser leur numérisation en les pourvoyant de graphies très simples. Si l'on a comme objectif de favoriser la numérisation et l'informatisation des langues africaines, il s'agit là d'une étape obligée.

*Robert Chaudenson,
directeur, Institut de la Francophonie, France.*

C'est à la technique de s'adapter à l'être humain, pas le contraire

La technique de la numérisation, les technologies informatiques ont été inventées par l'homme et peuvent évoluer selon les besoins de l'homme. Est-ce que nous devons nous borner à nous adapter à une technique datant d'une autre époque ou est-ce que nous devons chercher à adapter la technique à nos besoins? Les Coréens, entre autres, n'ont pas hésité à choisir la deuxième option.

L'écriture coréenne a été inventée au XV^e siècle et sa prise en compte en informatique était beaucoup plus compliquée au départ que celle du français. Pourtant les Coréens n'ont jamais songé à remplacer le Hangul par l'alphabet latin. En fait, ils se sont tellement battus pour une solution favorisant l'utilisation de leurs caractères et de leur graphie, que le consortium Unicode, que Microsoft, que l'ISO ont dû accepter de faire des changements dans les normes établies. Les Coréens ne voulaient pas renoncer à satisfaire leurs besoins culturels et linguistiques seulement parce que les techniques de codage du moment ne jouaient pas en leur faveur. Les pays du Sud n'ont pas à le faire davantage.

Intervention de Jian Yang, conseiller, Office québécois de la langue française.